

« Travail réel des journalistes, qualité de l'information et démocratie »

Journaliste : « un métier comme un autre » et « un travail à part »

A l'image de toutes les activités qui touchent à la vie en société, le journalisme est à la fois « un métier comme un autre » et « un travail à part ». Produire de l'information obéit à des techniques, des processus et des contraintes qui sont ceux de n'importe quelle profession. Pourtant, la finalité de ce métier et la matière qu'il est amené à traiter lui donne, dans la démocratie, un relief particulier. Il est donc fondé pour tout citoyen de se demander s'il existe un lien entre les conditions d'exercice du métier de journaliste et la qualité de l'information, au cœur de la société démocratique.

C'est le sens de l'enquête « *Travail réel des journalistes, qualité de l'information et démocratie* » menée durant le dernier semestre de l'année 2010 et dont on trouvera ici la synthèse.

« Portrait du journaliste en travailleur »

L'an passé à la même époque, le cabinet Technologia rendait compte de ses travaux sur « *le stress généré par les transports en commun* ». Cette année, Technologia a décidé de renouveler l'exercice consistant à mettre son expertise au service de la réflexion collective.

C'est en tant qu'expert des risques professionnels que le cabinet s'est penché sur les difficultés auxquelles sont exposés les journalistes. Mais au-delà de l'intérêt ponctuel envers une profession, c'est également en tant qu'acteur engagé que Technologia fait le lien avec la question de la qualité de l'information et de la démocratie, en proposant notamment un certain nombre de recommandations sous forme d'un manifeste.

Cette étude propose donc à la fois un « portrait du journaliste en travailleur » et un portrait de ce travailleur en auxiliaire de la démocratie.

Pour la réaliser, Technologia a proposé au syndicat majoritaire de la profession, le SNJ, d'y participer. D'autres acteurs ont aussi largement contribué à la mener à bien comme des écoles de journalisme, des associations, etc.

Au total, un millier de journalistes ont répondu à un questionnaire auto administré de 98 questions et plus d'une centaine d'entre eux se sont exprimés au cours d'un entretien individuel approfondi afin de creuser et de dégager une analyse de fond de l'évolution du métier de journaliste et des périls qui pèsent sur lui.

A la fois sondage de grande ampleur et travail sociologique, l'étude « Travail réel des journalistes, qualité de l'information et démocratie » se veut une contribution objective au débat sur le renforcement et l'approfondissement de la démocratie et du lien social.

Voici la synthèse des principaux résultats.

Le journalisme à l'âge des trois ruptures

L'analyse statistique du questionnaire montre que l'ensemble des journalistes ressent de façon aigüe l'existence de menaces pesant sur la profession. Ces menaces sont -avant tout- d'ordre économique : l'évolution du lectorat à 54% et le poids des annonceurs à 42% sont les deux principaux motifs d'inquiétude. La menace, que représentent les groupes industriels, arrive en troisième position (39%) et celle du pouvoir politique (« l'Etat ») au quatrième rang avec 25%.

Autrement dit, les menaces structurelles se voient attribuer une plus grande importance que ce qui relève d'une intention, plus ou moins idéologique, même si celle-ci reste à un niveau particulièrement élevé en démocratie.

A la question « Etes-vous en train de vivre ou vous attendez-vous à vivre un changement », 43% des journalistes indiquent d'abord une menace sur l'emploi plus que sur leur poste lui-même (20%).

C'est donc bien la profession dans son entier qui se sent en situation de fragilité. Plus largement, l'enquête indique que celle-ci vit actuellement trois ruptures profondes qui affectent la manière de vivre et de se représenter le métier de journaliste.

1. L'évolution de la consommation de l'information menace directement la profession

La première rupture correspond à une évolution dans les modes de consommation de l'information, surtout de la part des lecteurs de la presse écrite. Les entretiens permettent d'exprimer le sentiment qu'ont les journalistes de « courir » après un lecteur qui « s'échappe », sans qu'il soit possible de distinguer si celui-ci est en recherche d'une autre information, demande un autre traitement de cette information ou recherche seulement une manière différente de la consommer.

Cette modification du comportement du lectorat est perçue comme la principale menace, puisque les recettes (soit directes, soit publicitaires) dépendent de sa fidélité. **Dans la presse écrite, ces transformations sont menaçantes pour 62% des journalistes contre 40% en radio et 32% en télévision.**

A contrario, pour **43% des journalistes de télévision, ce sont les intérêts de « l'Etat » qui apparaissent comme une menace.** Cette sur-représentation se comprend puisque la télévision est également le lieu par excellence d'exhibition du pouvoir politique.

Enfin, avec les évolutions du lectorat se profile le danger d'une moindre résistance à la pression des annonceurs. En ce domaine, ce sont les journalistes de radio qui se sentent les moins menacés (32%) contre 40% en télévision et 45% en presse écrite.

Au final, ils ne sont que **50% à s'estimer indépendants. Même si à 71%, les journalistes déclarent** disposer de la possibilité de choisir les sujets traités, l'autocensure –mode efficace de contrôle intériorisé- leur semble avoir progressé au cours des 5 dernières années.

Les journalistes nous ont avoués, pour la plupart, « avoir dû renoncer à certains sujets » que ce soit en raison de la ligne éditoriale imposée ou encore tout simplement par la pratique de l'autocensure. Cette pratique s'est beaucoup développée ces dernières années, résultant notamment de menaces sur l'emploi. Après quelques conseils, quelques réprimandes qui peuvent être adressées à d'autres, quelques sanctions, voire des licenciements, le journaliste peut en venir à « se museler » lui-même.

2. Le bouleversement du modèle économique affecte les conditions de travail et la qualité de l'information

En matière de qualité d'information, il est nécessaire d'aller au-delà d'une première impression : ce ne sont pas les pressions directes qui affectent les journalistes, mais plus profondément le bouleversement du modèle économique des médias. Celui-ci pèse fortement sur leurs conditions de travail et nuit, par conséquent, à la qualité du travail fourni impactant la qualité de l'information et donc, *in fine*, atteignant la démocratie dans son ensemble.

Ces conditions de travail difficiles n'entament guère l'attachement très fort des journalistes à leur métier et à leur statut, mais altèrent néanmoins leur identité professionnelle et leur sens du travail bien fait.

Majoritairement (73%), les journalistes se disent fiers du travail réalisé, mais un certain nombre d'indicateurs viennent nuancer le sentiment d'appartenir à une profession spontanément présentée comme valorisante et enrichissante :

- **Fatigue** : 46% admettent ne pas avoir assez de temps de récupération entre deux périodes particulièrement chargées ;
- **Vitesse** : 68% estiment devoir travailler plus vite qu'auparavant ;
- **Charge de travail** : 73% indiquent que leur charge de travail a augmenté ces dernières années ;
- **Santé** : 55% pensent que leur activité professionnelle actuelle a une incidence négative sur leur santé ;
- **Stress** : 89% avouent même avoir été stressés ou fatigués par leur travail dans les douze derniers mois (dont 44% estiment que cela arrive souvent).

La démocratie ne souffre pas d'une « main trop visible », mais bien des transformations de la « main invisible » du marché de l'information qui entraîne une forte dégradation des conditions de travail.

Une information de qualité, c'est avant tout une production de qualité issue de conditions de travail et d'évolution dans la carrière vécues comme satisfaisantes. Or, qu'en disent les personnes interrogées dans la phase qualitative de l'étude ?

Sur le métier lui-même :

Le travail d'investigation passe de plus en plus « à la trappe ». La collecte des données est limitée car le temps s'accélère et la charge de travail se renforce. Les moyens octroyés, particulièrement aux grands reportages, s'effondrent. La vérification, pierre angulaire de la fierté professionnelle des journalistes, reste une exigence largement respectée, mais bute de plus en plus sur le temps qu'on peut lui accorder, qui se raréfie. Par ailleurs, des tâches annexes, liées notamment à la publication Web, viennent s'ajouter au travail lui-même qui tend à se morceler et générer un journaliste à "tout faire".

Sur leur carrière :

Si 82% des journalistes pensent que leurs collègues de travail sont des gens professionnellement compétents et si 65% estiment que ces mêmes collègues les aident à

mener leurs tâches à bien, le sentiment qui domine est celui d'un métier solitaire où la concurrence s'exacerbe,

Faire carrière c'est avant tout... travailler.

Dans la pratique, les journalistes n'aspirent pas forcément au poste de chef, vu comme celui qui n'a « plus le temps », dont le carnet d'adresses se démonétise et celui qui intègre les contraintes administratives, économiques ou politiques.

Les journalistes expriment largement le sentiment d'être « le papier que l'on fera demain » plutôt que d'être reconnu pour ce qu'ils ont déjà écrit ou réalisé. Cette reconnaissance « temporaire » est plus largement et fortement ressentie par les pigistes qui doivent à chaque contrat refaire leurs preuves et fournir l'excellence pour avoir une chance de poursuivre la collaboration avec le support qui les emploie. Dans un système de piges où aucune position n'est définitivement acquise, l'érosion psychologique guette plus qu'ailleurs. « *On vieillit mal dans ce métier !* »

Par ailleurs, même si le métier reste encore relativement stable, le recours de plus en plus important aux pigistes montre que la profession externalise une grande part de sa flexibilité. La grande majorité (93%) des journalistes, ayant répondu au questionnaire, possède une carte de presse. Plus de deux tiers des répondants travaillent en CDI et près d'un tiers évolue dans une situation professionnelle précaire (CDD, pige ou autre), même si le journaliste pigiste est censé détenir un contrat de travail.

Pour la plupart des journalistes dont le témoignage a été recueilli, leur métier reste passionnant et la pression semble s'intérioriser, avec pour effet, paradoxalement, de consolider les contraintes en rendant les conséquences encore tolérables à ce stade. Pour autant, c'est le plus souvent au prix d'une grande fatigue, en raison de son investissement, que le journaliste exerce son métier.

Au bout du compte, c'est le sentiment de dépossession du travail accompli qui est au rendez-vous. Cette dépossession qui pèse sur la qualité de l'information et in fine sur la démocratie.

Une autre évolution, technologique celle-là, bouleverse les repères et pose une question à l'ensemble de la profession sur la notion même de journaliste : le web.

3. Le web remet en cause le métier de journaliste de l'intérieur

La troisième rupture a lieu à l'intérieur même du métier de journaliste. Avec l'irruption de l'internet et du web social, les journalistes ne sont plus les seuls à traiter l'information et ne la traitent plus de la même manière.

Il est à cet égard bien inutile de gloser indéfiniment sur le tournant numérique (« révolution » ou au contraire simple « continuité »), si le lien n'est pas fait avec l'impact sur les conditions de travail. Il n'y a pas d'effet « magique » du Web sur la qualité de l'information. En revanche, le tournant numérique modifie les conditions d'exercice du métier qui sont à l'origine des transformations de la qualité de l'information.

L'émergence du web se lit, en premier lieu, au sein même de l'échantillon de l'étude :

Secteur d'activité	Effectifs	%	POP REELLE (2008)
Presse écrite	803	75%	65,1%
Télévision	167	16%	12,1%
Radio	173	16%	6,8%
Audiovisuel	48	4%	*
Information Web	201	19%	2,3%
Autres	142	14%	*

On note une légère sur-représentation des journalistes de presse écrite qui ne marginalise pas pour autant les secteurs de la télévision et la radio, également sur-représentés. Les résultats affichés dans le tableau ci-dessus sont relativement représentatifs de la répartition des journalistes par secteur d'activité. Le secteur de l'information web vient en seconde position (19%), soulignant l'émergence de ces nouveaux supports. Par ailleurs, le tableau illustre la polyvalence que vivent les journalistes. La somme des effectifs dépasse les 1500 journalistes. Or, ils sont 1070 à avoir participé à l'étude. On peut donc déduire que certains d'entre eux font du multi-support avec toutes les contraintes techniques/temporelles que cela induit sur le traitement de l'information.

Par ailleurs, le web semble bousculer largement le travail tel qu'il était réalisé jusqu'à ces dernières années, et ce, de deux manières : en raccourcissant la notion de temps et en pesant directement sur l'organisation des rédactions elles-mêmes.

Ainsi, plus de deux tiers des répondants (68%) considèrent travailler plus vite qu'auparavant. Mais parmi les 67% pour qui l'arrivée du numérique a changé la façon de travailler, ils sont 76% à considérer subir cette exigence de vitesse accrue. Cela démontre que les journalistes subissant une accélération du rythme de travail sont aussi ceux qui voient –plus que les autres– le numérique comme un bouleversement.

Sur l'aspect organisationnel, l'arrivée du Web transforme le métier de journaliste. Les compétences requises, liées à la recherche d'informations ou encore à la mise en ligne d'articles, deviennent des exigences de plus en plus répandues. Or, ces nouvelles exigences ne sont guère prises en compte comme de véritables besoins et ne débouchent sur aucune formation.

Ils sont nombreux à considérer que leur métier est devenu polyvalent : pour 46%, cette polyvalence est due à la multi compétence qui leur est demandée (écriture, vidéo, photo etc.) ; pour 47%, cette polyvalence est liée aux exigences d'une écriture multi supports entre le print et le web.

L'expansion de l'information sur internet par l'arrivée de nouvelles techniques, met en concurrence les journalistes avec des citoyens plus ou moins avertis qui parasitent, court-circuitent voire alimentent leur rôle de médiateur de l'information. Tout un chacun peut s'improviser « journaliste » et déclencher un buzz sur le Net qui revient en boomerang dans les rédactions. Les journalistes se sentent dépossédés par cette intrusion manifeste dans l'exercice de leur profession qui accélère le rythme de travail, et dégrade, par ailleurs, la qualité de l'information.

4. Les apports de l'étude

Les apports de l'étude « Travail réel des journalistes, qualité de l'information et démocratie » sont de deux ordres :

- Ce portrait du journaliste en « travailleur fatigué » permet de distinguer en arrière-plan le paysage d'une démocratie en plein bouleversement.

On le sait, des conditions de travail satisfaisantes sont essentielles pour la qualité du travail fourni ; en matière d'information, la dégradation des conditions de travail des journalistes a un effet direct sur la manière dont les citoyens peuvent penser l'actualité et la bonne marche de la société. **L'affaiblissement des journalistes comme travailleurs a affadi la démocratie comme modèle politique.**

- Ce portrait du journaliste en « travailleur inquiet et bousculé » réclame une réflexion urgente sur la fonction sociale du journaliste comme « médiateur de l'information ».

Les journalistes sont très perturbés par les trois évolutions décrites dans l'étude, mais dont ils ont la plus grande difficulté à cerner les évolutions sur le long terme. Il n'en reste pas moins qu'une « vidéo » ou qu'un « témoignage » ne sont pas naturellement une « information ». La donnée pour prendre ce statut doit être travaillée par un journaliste professionnel. Elle doit être enrichie, validée, recoupée pour prendre toute sa profondeur pour réduire les zones d'incertitude et favoriser la création de sens. De sorte que **l'on voit bien se dessiner l'importance de cette fonction sociale de « médiateur de l'information » qu'il convient de refonder si on veut éviter l'altération de la démocratie.**

ANNEXE

Une enquête représentative de la réalité de la profession

Il existe plus de 37 000 journalistes titulaires de la carte de presse. Environ 7 000 d'entre eux ont reçu sur leur boîte mail une invitation à participer à l'étude à partir du mois de juin 2010. **1 077 journalistes se sont exprimés** (1 070 questionnaires ont pu être exploités).

L'échantillon est représentatif de la population mère¹ en ce qui concerne les variables socioprofessionnelles.

Note sur la lecture des tableaux et graphiques du rapport d'étude. Le total des pourcentages est parfois inférieur à 100% :

- quand tout le monde n'a pas répondu à la question,
 - quand le jeu des arrondis masque les décimales.
-

Fonctions des journalistes ayant répondu au questionnaire	Effectifs	%	Population mère (2008)
Rédacteur en chef	64	6%	7,5%
Rédacteur en chef adjoint	37	3%	5%
Reporter rédacteur	552	52%	44,5%
Rédacteur graphiste	7	1%	3,9%
Reporter photographe	24	2%	4,3%
Rédacteur Web	24	2%	*
Grand reporter	63	6%	3,4%
Chef de rubrique	59	6%	3%
Journaliste reporter d'images	38	4%	3%
Chef de service	65	6%	4,4%
Secrétaire de rédaction	81	8%	7,7%
Poste de Direction	11	1%	*

Plus de la moitié des journalistes, ayant répondu au questionnaire, sont des reporters rédacteurs. Ce pourcentage est représentatif de la répartition importante des reporters rédacteurs chez les journalistes en général. Par ailleurs, onze journalistes occupant des postes de direction ont répondu au questionnaire.

¹ Sur la base des données de la Conférence Nationale des Métiers du Journalisme, née des Etats Généraux de la presse écrite, qui se sont clôturés en janvier 2009 (www.cnmj.fr/wp-content/uploads/Professiondesjournalistes.pdf).